

Lucien Botovasoa, tertiaire maître de la Réconciliation

Refuser, au nom de sa foi, de prendre les armes. Refuser le mensonge et la manipulation. C'est ce qu'a fait Lucien Botovasoa, père de famille et tertiaire franciscain, assassiné pendant l'insurrection. Sa béatification est en cours à Rome. Depuis que le lourd silence de honte tombé sur la ville de Vohipeno, de l'évêque de Farafangana, beaucoup l'appellent « maître de la réconciliation ». Et même



DOSSIER : Adv

Madagascar, sur la côte sud-est, la nuit du 17 avril 1947. Sur la route, quatre hommes marchent en direction du fleuve Matitanana, non loin de la ville de Vohipeno. Celui qui vient en tête, vêtu d'un grand drap noir, avance d'un pas décidé. De temps à autre, il jette aux autres quelques mots rapides : « Dites à ma famille de ne pas pleurer... je suis heureux... C'est Dieu qui m'emporte » !

Cet homme, c'est Lucien Botovasoa, « Maître Lucien », comme disent tous ceux de Vohipeno. Le directeur de l'école. Le bras droit du curé. Et c'est au lieu de son exécution que le mènent ses compagnons. Son crime ? Avoir refusé de devenir le secrétaire du Parti démocratique de la rénovation malgache (MDRM), qui souhaite l'indépendance immédiate du pays. Rejoindre un parti qui brûle les églises, qui tue ? Impossible. Alors, il doit mourir. Ainsi en a décidé Tsimihoño, le roi d'Ambohimanarivo, le bourg d'en bas de Vohipeno.

Maître Lucien n'a pas 40 ans. Tandis qu'il marche vers la mort, repasse-t-il dans sa tête tous les instants de sa vie ? Elle a été bien remplie. Aîné de neuf frères et sœurs, il a la chance d'appartenir à une famille qui a conservé un héritage précieux : l'histoire de ses ancêtres, matérialisée par des manuscrits de divination, d'astrologie, ou encore cette écriture arabico-malgache qu'il pratique depuis l'enfance. Est-ce cela qui lui a donné le goût d'apprendre ? Il ne s'en est pas privé, en tout cas, passant du malgache classique au français, s'initiant au latin, à l'allemand, au chinois, à l'anglais... Et aussi doué pour la musique que pour les langues, aussi à l'aise pour souffler dans son clairon que pour tenir l'harmonium à la messe

Maître Lucien, franciscain, un homme d'exception

Choisir de mourir pour que d'autres vivent. C'est ce qui a permis la résurrection malgache de 1947. La cause de sa mort à la Réunion après sa mort a été levée à l'initiative de Maître Lucien. À La Réunion, on parle de lui...

ou diriger le chant à l'église ! Ses talents, son savoir, mais aussi sa piété ont fait de lui un homme respecté, quelqu'un dont la parole a du poids.

Pourtant ce ne sont pas à ses succès intellectuels et artistiques, que songe Maître Lucien sur la route. C'est plutôt au jour le plus important de sa vie : celui de son baptême, en 1922. Il avait tout juste 14 ans. Et à un autre qui en est le prolongement : celui où il a découvert le Tiers-Ordre franciscain ⁽¹⁾. Une association laïque de fidèles regroupant des personnes mariées qui choisissent de vivre à l'exemple des frères franciscains.

La perfection dans le mariage

Pour devenir tertiaire, il lui a fallu créer une fraternité dans son village. La première, Marguerite Kembarakala, qui l'avait préparé au baptême, puis au mariage, l'a rejoint. Quelques autres ont suivi, assez nombreux pour que la fraternité puisse exister et que Maître Lucien reçoive, le 8 décembre 1944, la « vêtue » franciscaine. Ce grand moment qui a tout changé... Lui, toujours tiré à quatre épingles comme sont les directeurs d'école, avait du jour au lendemain troqué ses beaux vêtements pour des habits simples sous lesquels il portait la corde à trois nœuds, signe distinctif de la famille franciscaine. Une chemisette et un pantalon kaki, des sandales le dimanche

comme en semaine...

voilà qui n'avait pas plu à son épouse Suzanne. Tout comme l'avait inquiétée ses jeûnes du mercredi et du vendredi, ses fréquentes prières, même de nuit... Il avait fini par découvrir qu'elle craignait qu'il ne se fasse religieux, qu'il l'abandonne, ainsi que leurs enfants ! Il avait ri, puis lui avait gentiment expliqué qu'il ne ferait jamais une chose pareille.

Ce qu'il voulait, lui, laïc et heureux de l'être, c'était mener une vie de perfection dans le mariage. C'est à cela qu'il s'exerçait, souriant, courant les chemins chaquet à la main pour des tournées d'évangélisation, soignant les oiseaux blessés, s'arrêtant parfois pour ouvrir son précieux manuel de tertiaire, dans lequel il avait glissé cette prière écrite de sa main : « *Litanies de l'homme humble* »... chaque jour plus imprégné de la spiritualité franciscaine. Mais sa devise, il l'avait empruntée aux jésuites chez qui il avait étudié au collège de Fianarantsoa : « *Ad Majorem Dei Gloriam* ». C'est-à-dire « *tout faire pour mieux glorifier Dieu* », comme il l'expliquait à ses élèves.

Glorifier Dieu... Tout en marchant, il se remémore les histoires des saints qu'il lisait à ses élèves, et tout particulièrement celles des martyrs : ne sentait-il pas alors en lui le désir de brûler sa vie pour glorifier Dieu ? Pas seulement à petit feu, sur l'humble chemin quotidien de sainteté, mais aussi dans un grand brasier d'amour qui purifierait son pays de toute haine, de toute violence ?



Oui, il savait que ce jour viendrait. Quand les idées d'indépendance, un moment étouffées par la Seconde Guerre mondiale, avaient refait surface sur la Grande Île, il avait vite pressenti que cela finirait dans le sang. Trop de passions, trop de divisions. N'avait-il pas lui-même été tiraillé entre ce mouvement indépendantiste, dont son beau-frère Lucien était l'une des « têtes », et le Parti des Dëshérités de Madagascar, favorable à une décolonisation progressive, que soutenait le curé ? L'un et l'autre le voulaient, pour se servir de lui, utiliser à leur avantage la confiance que lui vouait la population... mais qu'avait-il à faire de luttes politiques ? C'était Dieu qui le tenait...

En apprenant que l'insurrection avait éclaté à Manakara, distante de 40 km seulement, il n'avait pas été surpris. C'était le dimanche des Rameaux. Affolés, tous s'étaient enfuis dans les bois. Lui, sur ordre de son père, avait rejoint avec sa famille une petite concession au cœur de la forêt. Au bourg, la Semaine Sainte avait été sanglante. Colons et fonctionnaires malgaches s'étaient fait massacrer par les insurgés. Certains avaient pu s'échapper sous protection militaire avec le curé, les religieuses... Partout dans la région, églises et écoles catholiques avaient brûlé. Sauf à Vatomasina,





Les parents de Lucien Botovasoa : son père Behandry Joseph, sa mère Niviasoa Philomène.

Photo de mariage de Lucien Botovasoa, 22 ans, et Suzanne Soazava, 16 ans, le 10 octobre 1930.

le bourg d'en haut : lorsque Maître Lucien y était retourné, il avait trouvé quelque 300 personnes réfugiées dans l'école. Quant à l'église, elle était fermée mais intacte. Que faire, en ce dimanche de Quasimodo, sinon rassembler protestants et catholiques dans l'ouvroir des sœurs, et diriger la prière ? Une nappe blanche sur une table, des cierges, des fleurs, la croix bien sûr... « *Nous vivons la Pâque du Seigneur ; préparez-vous, nos ennemis vont venir ; tenez bon* », leur avait-il dit. Et pendant que les chants s'élevaient, il tournait dans son esprit le message du roi Tsimihoño apporté par son frère André : « *Que le Maître remonte ; nous lui donnerons la carte du parti ; mais si vous ne le sortez pas, nous tuons toute votre famille* ».

Ensuite, les événements s'étaient bousculés. Trois jours plus tard, le roi avait décidé sa mise à mort. Prévenu, il avait refusé de s'enfuir. Qu'il se dérobe et les siens le paieraient de leur vie. Calmement, il avait dit à son frère André : « *Je vais mourir ce soir ; c'est à toi que je confie ma femme et mes enfants* ». Et à Suzanne, en pleurs, qui le pressait de se cacher : « *J'attends ce moment depuis longtemps, je suis prêt ; je ne crains pas la mort, je la désire même... Ma peine, c'est de te laisser accablée de peine avec les cinq enfants. N'ayez pas d'appréhension ; quand je serai mort, je serai en*

tout lieu, c'est-à-dire que je serai avec vous partout où vous serez, comme si je n'étais pas mort, et je ne vous abandonnerai pas. Je viendrai à votre aide, je vous protégerai toujours ». Puis il avait prié, chapelet à la main, jusqu'à ce qu'arrivent les jeunes gens envoyés par le roi pour l'emmener.

« Ce village a tué le Juste »

Face à Tsimihoño, sa voix n'avait pas tremblé : « *Je sais que vous allez me tuer ; si ma vie peut en sauver beaucoup d'autres, n'hésitez pas. Je vous demande seulement d'épargner mes frères* ». Et comme on l'emmenait, il s'était retourné et ces mots avaient jailli de sa bouche : « *Roi, tu mourras chrétien ; ce sera très dur pour toi, mais ne crains pas, je serai là à côté de toi et tu seras baptisé* ». ⁽²⁾

Maître Lucien marche vers la mort. Ce n'est pas au passé qu'il songe mais à Celui vers qui il va. Les voici au bord du fleuve, tout près de l'endroit où l'on exécute les condamnés. Pour y accéder, il faut franchir un ruisseau que surplombe un simple tronc d'arbre. Mais Maître Lucien s'arrête, il demande à prier d'abord et nul n'ose le lui refuser. Le voici à genoux dans les buissons : « *Mon Dieu, pardon-*

ne à mes frères que voici, il leur est dur d'accomplir le devoir qu'ils doivent maintenant accomplir envers moi. Puisse mon sang répandu en terre l'être pour la rédemption de ma patrie ! ». Puis il se relève et passe le pont. On veut lui lier les mains. Il refuse, il les croise et les étend devant lui : « *Pour me tuer, ne me liez pas ; je me lie de moi-même* ».

À genoux, il attend qu'on le frappe. Mais les jeunes qui l'accompagnent, ses anciens élèves, hésitent. Le premier rate son coup. Le deuxième tremble : le coupe-coupe lui échappe. Maître Lucien se redresse : « *Cessez d'agiter vos coupe-coupe, tâchez de me trancher le cou en une seule fois* ». Et il mime le geste... Le troisième, enfin, assène le coup fatal. Le corps, tout habillé, est jeté dans le fleuve Matitanana.

Sur la côte sud-est de Madagascar, la grande Histoire continue son cours et bientôt la répression coloniale matera la révolte, dans un bain de sang. Mais dans Vohipeno, un murmure court déjà : « *On a tué et éteint la lumière, le flambeau qui éclairait cette ville ! Ce village est maudit, car il a tué le Juste !* ».

(1) Aujourd'hui, Ordre franciscain séculier.

(2) En 1964, Tsimihoño s'est converti. Il a été préparé au baptême par Marguerite Kembarakala et a reçu ce sacrement une semaine avant sa mort.